

et dans lesquels on n'imaginait pas que l'on dut s'occuper beaucoup de ce que publiait les journaux, en ce qui concerne l'agriculture.

Nous pouvons ajouter que quelques cultivateurs ont mis en pratique les conseils que l'auteur leur donnait d'employer le plâtre ou la chaux, comme moyen d'améliorer les terrains qu'ils ensemencent, et de fertiliser leurs prairies, de s'attacher à la culture des plantes légumineuses pour leur propre nourriture et celle de leurs animaux; de donner plus d'attention au soin des bestiaux, et de les tenir dans une grande propreté lorsqu'ils sont en stabulation pendant les longs mois de l'hiver; de procurer surtout à leurs vaches une nourriture plus abondante et plus saine, afin d'en tirer une plus grande abondance de lait et par là même une plus grande quantité de beurre et de fromage, objet de la plus haute importance en fait d'économie rurale.

Pendant, le nombre des cultivateurs qui se sont appliqués à suivre ces conseils a été très-limité. Sous ces rapports comme sous plusieurs autres d'une non moins grande importance, il s'en faut beaucoup que le progrès de l'agriculture ait répondu aux vœux de ceux qui ont à cœur le succès de celui des arts qui devrait tenir le premier rang dans la société, puisque c'est par lui que la société a été formée, et que c'est celui qui assure sa conservation, comme il est la seule véritable source de sa prospérité.

Ce n'est qu'avec une extrême difficulté que les connaissances qui se rapportent à l'agriculture peuvent se répandre parmi nous: la lenteur de ses progrès est proportionnée aux difficultés que l'on trouve à faire parvenir aux cultivateurs de salutaires avis, au moyen de journaux ou de livres traitant d'agriculture, qu'ils ne peuvent consulter, faute d'éducation, et dont le plus souvent ils ignorent l'existence, ou qu'ils se refusent de recevoir sous le prétexte qu'il leur faut payer une piastre par année pour recevoir un journal qui pourrait leur procurer l'avantage de gagner dix autres piastres par la lecture d'un journal d'agriculture qui leur est entièrement dévoué.

On peut même dire, à ce sujet, que l'amélioration qui s'est opérée dans notre culture, depuis quelques années, a de quoi surprendre, si l'on veut faire attention à la nature des obstacles dont nous venons de parler, et qui sembleraient, au premier coup d'œil, être invincibles. Il faut qu'il y ait, dans la masse des cultivateurs du pays, un fond de sens et d'intelligence, d'activité et de constance dont il serait facile de tirer le parti le plus avantageux.

Il est un point sur lequel nos cultivateurs sont encore généralement en défaut: ce sont les pâturages.

Cet objet est un des plus essentiels, et c'est assurément un des plus négligés parmi nous. Ce fut un de ceux auxquels s'attache particulièrement l'écrivain qui met au jour les observations dont nous avons d'abord parlé, sur l'état de l'agriculture dans notre pays. Nous nous rappelons qu'il écrivait à la suite d'une épizootie qui avait fait périr une quantité prodigieuse d'animaux dans notre province, et occasionné la ruine d'une foule de familles dans les campagnes. Cette maladie s'est développée à la suite d'un été extrêmement sec et chaud, pendant lequel les champs avaient été extrêmement dénués d'herbes. Ce fut alors qu'il recommanda avec instance aux cultivateurs les précau-

tions nécessaires pour se mettre en garde contre les dangers du retour d'une contagion occasionnée en grande partie par la misère que les animaux avaient éprouvée, et qui avait beaucoup ajouté aux effets de l'influence de l'air, si elle n'avait pas été la première cause de cette épidémie destructive.

On peut remarquer avec l'écrivain en question que le manque de pâturages abondants est à peu près général ici. On en sent un peu moins les effets que dans d'autres pays, lorsque les années sont pluvieuses, à cause de la force de la végétation particulière à notre pays. Mais du moment où cette cause naturelle de fécondité, qui est indépendante des travaux et des soins du cultivateur, vient à manquer, il se trouve puni de sa négligence, de son incartie, et il souffre des maux qu'elle entraîne, dans le cours d'un été, pour lui causer les plus grandes pertes, et quelquefois pour le réduire à la pauvreté, à l'indigence.

Remarquons, en passant, que l'imprévoyance accompagnée toujours du défaut de lumières, de connaissances. On ne s'occupe guère que des maux présents, sans essayer à les prévenir en prenant les moyens d'en faire disparaître les causes; une fois que ces maux sont passés on les oublie, et l'on ne songe point à en prévenir le retour.

D'ailleurs on lit peu, par la même raison, et quand on le fait, les impressions que l'on reçoit sont bien moins profondes sur des hommes parmi lesquels l'instruction est peu commune, et dont l'esprit n'est habituellement exercé que sur les personnes qui sont généralement éclairées, et ont par cela même l'habitude de la réflexion.

Pour revenir aux observations en question, elles avaient pour principal but d'engager les cultivateurs à suivre un usage déjà presque universellement reçu, dans les pays où l'agriculture est dans un état de perfectionnement: celui de semer, chaque année, des graines de plantes fourragères, des graminées, avec les grains que l'on cultive le plus généralement ici. Par ce moyen, disait l'auteur, le cultivateur aurait, dans le même champ où il aurait récolté son blé, son orge ou son avoine l'année précédente, un pacage toujours abondant, ou au moins passable, dans les années les plus sèches.

Comment veut-on, en effet, que les animaux puissent trouver leur nourriture, le printemps, dans des champs où l'on a récolté des grains l'automne?

On sent que la chose est possible ici, puisqu'on la voit arriver dans les saisons humides, surtout dans les terrains qui sont encore nouveaux. Mais dans les terres anciennement cultivées, les pâturages sont toujours moins abondants, surtout quand l'été est chaud et sec. L'herbe qui a pu naturellement prendre racine est nécessairement plus rare que si la graine en avait été semée par la main de l'homme. Elle se dessèche, et bientôt le champ n'offre plus qu'un sol nu et stérile, sur lequel des animaux décharnés languissent, faute de nourriture, exposé à un soleil devenu plus brûlant, à raison de la réflexion de ses rayons, dont rien ne peut affaiblir la force. Ajoutons que dans ces circonstances les animaux sont plus disposés à éprouver l'influence de la contagion, si elle naît, et que la faiblesse peut les faire périr par des fièvres auxquelles l'excès de la chaleur peut donner lieu.